

lin le cas était plus grave qu'à Londres. *Braham men-diait* (c'est Weber qui le dit,) tandis que la Berlinoise menaçait.—A la vérité c'était une femme!—Et, ma foi! son idée n'était pas mauvaise, puisqu'elle nous a valu l'air avec alto concertant, qui est un des plus beaux joyaux de cette admirable partition.

On comprend aisément qu'en composant pour Braham un air, destiné à en remplacer un autre qu'il avait bien raison d'affectionner particulièrement, Weber dût être de mauvaise humeur. Aussi, l'air nouveau en porte-t-il les traces; personnes ne le chante plus aujourd'hui.

Il me reste encore à parler de la représentation d'*Obéron*. Elle eut lieu le 12 avril. Voici ce qu'en dit Berlioz:

“L'exécution d'*Obéron* fut satisfaisante. Weber, l'un des plus habiles chefs d'orchestre de son temps, avait été prié de la diriger. Mais l'auditoire reste froid, sérieux, morne, *very grave...* Et *Obéron* ne fit pas d'argent, et l'entrepreneur ne put couvrir ses frais; il avait obtenu la belle partition et fait une mauvaise affaire. Qui peut savoir ce qui se passa alors dans l'âme de l'artiste, sûr de la valeur de son œuvre?”

Ce qui se passa dans l'âme de l'artiste, nous allons le savoir; car voici ce que, le soir même, en rentrant chez lui, il écrivit à sa femme:

“Grâce à la bénédiction et à l'assistance du bon Dieu, j'ai de nouveau remporté, ce soir, *un succès, plus complet, peut-être, que tous ceux que j'ai déjà obtenus*. Il est absolument impossible de dire tout ce qu'un triomphe aussi complet et sans tache a de brillant et de touchant. *A Dieu seul la gloire!!!* A mon entrée dans l'orchestre, la salle entière, remplie outre mesure, se leva et me reçut avec des acclamations incroyables. On crie: *Vive Weber!* et *Hurrah!* On me salua en agitant les chapeaux et les mouchoirs. C'est à grand peine que le calme put enfin se rétablir. L'ouverture fut bissée. Chaque morceau de musique fut interrompu deux ou trois fois par le plus grand enthousiasme. *L'air de Braham, da capo.* Au deuxième acte, la romance de Fatime et le quartetto *da capo*. Le finale aussi fut redemandé, mais cela ne se pouvait pas, à cause des dispositions scéniques. Au troisième acte, la ballade de Fatime *da capo*. A la fin je fus rappelé avec impétuosité. *Honneur qu'aucun compositeur n'a encore obtenu en Angleterre.* Aussi le tout a marché à merveille, et autour de moi tout le monde était ravi de bonheur.

“Voilà, ma vie bien aimée, ce que, malgré sa grande fatigue, ton mari a voulu te dire encore aujourd'hui. Je n'aurais pas pu dormir tranquillement si je ne t'avais pas communiqué tout de suite cette nouvelle bénédiction du ciel. Oh! si tu pouvais pressentir dès aujourd'hui là bas ce dénouement heureux!”

Maintenant, faut-il croire à Berlioz plutôt qu'à Weber? Je ne le pense pas; car on ne saurait admettre que Weber ait pu se tromper au point de voir un succès, comme celui dont nous venons de lire la description, là où en réalité il n'y avait eu qu'une défaite. Il n'aura pas non plus, voulu tromper sa femme, à laquelle il ne cachait pas même le moment état de sa santé, qui pourtant devait lui causer des inquiétudes bien plus grandes que le sort de l'opéra. Constatons donc qu'à sa première apparition déjà l'*Obéron* obtint un grand, un immense succès; que l'auditoire ne resta ni froid,

ni sérieux, ni *very grave*, qu'au contraire il fut saisi de l'enthousiasme le plus ardent, et qu'il décerna à l'auteur un honneur qu'il n'avait jamais décerné à aucun autre artiste. Même en Allemagne, où il fut donné quelques mois plus tard, *Obéron* n'eut pas un succès aussi instantané; pendant plusieurs années il y eut à lutter contre le souvenir d'un autre *Obéron*, de Gyrowetz, dont pourtant la musique pâle et commune aurait dû écarter jusqu'à l'ombre d'une rivalité.

Le lendemain de la représentation, Weber complète son récit de la veille, et raisonnable et plus de calme la valeur de son succès:

“Il faut avouer, écrit-il entre autres choses qu'avec *Obéron* je me trouvais ici dans une position incertaine, qu'avec aucun de mes autres ouvrages je n'avais jamais connue. La jalouse des théâtres, le public extrêmement impressionnable, porté à l'opposition par habitude autant que par goût, les événements de la veille (1), qui ne me permettaient pas de compter avec certitude sur une bonne exécution,—tout cela redoublait l'éclat et la valeur du succès. Aussi, dans cette approbation démesurée il n'y avait pas la moindre contradiction; l'enthousiasme le plus pur était partout... En me rendant au théâtre à 6 heures, j'étais un peu inquiet,—mais tout a marché à merveille. La Paton a chanté admirablement, et l'ensemble de la représentation se ressentait de cette chaleur et de cet amour que ma musique (tu le sais bien!) a le bonheur d'inspirer aux exécutants.”

Si les extraits des lettres de Weber que je viens de mettre sous les yeux des lecteurs ont constaté les succès de l'artiste, ils ont en même temps révélé les qualités aimables et sympathiques qui distinguaient le caractère d'un artiste, qui, dans toutes mes citations, est resté presqu'entièrement hors de cause. Ce point, c'est la manière dont l'artiste se conduit envers ses camarades. Je trouve dans les dernières lettres de Weber quelques passages se rapportant à ce sujet. Ils sont significatifs, malgré leur laconisme. Je les ajoute donc encore:

“La première représentation de l'opéra *Aladin* de mon soi-disant rival aura lieu demain. Je suis bien curieux. Bishop est certainement un homme de talent, mais il n'a pas la moindre originalité. Je lui souhaite la meilleure fortune: il y a de la place pour nous tous dans le monde.”

Weber avait donc trouvé des adversaires qui cherchaient à lui opposer un rival! Mais ils échouèrent complètement. *Aladin*, loin de faire du tort à Weber, lui valut même une nouvelle ovation, comme on va le voir.

“L'opéra de mon soi-disant rival a été donné, écrit notre artiste. A peine pouvait-on se procurer des places. Mais un des propriétaires du théâtre m'offrit sa loge et poussa même l'amabilité jusqu'à me faire une visite.—A peine entré dans la loge, je fus remarqué; la salle entière se leva et me reçut avec le plus grand enthousiasme. Ceci dans un théâtre étranger (2) et à une pareille occasion, me montra bien l'amour de cette nation. J'en fus touché et réjoui.”

(1) La première cantatrice, miss Paton blessée à la tête par la chute d'un décor, n'avait pu achever la répétition générale.

(2) Le théâtre de Drury lane, rival de celui de Covent-Garden.